

quemada en gestation, dont il m'enchantait deux heures durant, je trouve une lettre qu'il m'écrivait trois ans avant sa mort, que je crois devoir publier, afin de montrer la modestie charmante de ce haut esprit.

7 septembre 1886.

MON CHER AMI,

Z... est un de mes vieux camarades, et m'ayant, un soir, montré un *Torquemada* de sa composition dans lequel, — à l'instar de Dostoïewsky, — le digne inquisiteur faisait brûler son bon dieu, je lui dis ces seuls mots : « A ta place, je prendrais le sujet comme ceci. » Et j'ébauchai l'idée qu'il m'a demandé la permission de traiter à la place de sa première conception. Donc tout est pour le mieux, et j'aurais l'air d'un monsieur qui reprend ce qu'il a donné si je m'en plaignais. — De plus, je suis charmé qu'il ait écrit cela, car c'était trop difficile pour moi : je l'aurais à peine esquissé en trois semaines au moins de travail. — Il serait donc inutile même d'en parler à cet excellent Z...

Merci, et bien cordialement.

Votre ami,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Cette modestie si jolie de Villiers n'était pas feinte. Elle le poussait à n'être jamais satisfait de ce qu'il avait fait. Il sentait aussi que chacune de ses œuvres, pour éblouissante qu'elle nous apparaisse, n'était pas animée de toute la force qu'il lui rêvait.

Parmi les souvenirs de M. V.-E. Michélet relatifs à Villiers, en voici de singulièrement typiques :

Aucun chanteur ne m'a fait comprendre la délicieuse mélodie de Lohengrin : *Mon cygne aimé...* aussi fortement que Villiers, quand il la chantait sur un piano de Pape qu'il avait conservé à travers ses pénibles aventures.

Car il eût pu révéler son génie par la musique aussi pleinement peut-être que par le langage. Il était, pour les musiques qu'il aimait, un interprète inspiré, tout exécutant sans métier qu'il fût. Mais sa jeunesse avait été si enivrée des ardentes inventions de Wagner, alors méconnu, qu'il ne connaissait plus guère que cette musique torrentielle. Il avait longtemps projeté de faire toute une partition sur le livret d'opéra *la Esmeralda*, que Victor Hugo avait écrit pour Mlle Louise Bertin. Je crois que le projet ne fut jamais exécuté. Villiers avait mis en musique plusieurs sonnets de Baudelaire. Je ne les ai pas entendus. Incapable d'écrire cette musique, il l'avait dictée à M^{me} Augusta Holmès.

Villiers avait la prétention d'être un bon athlète, de manier savamment l'épée et de lancer savamment un *swing* selon les règles les plus classiques de la boxe anglaise. Il avait, en effet, une très sûre compréhension des méthodes en ces deux arts. Il aurait pu écrire un traité d'escrime tout comme Descartes ou Léonard de Vinci. Mais ces arts demandent un entraînement constant, qu'il était loin de posséder. Rodolphe Darzens et moi, nous lui avons plusieurs fois laissé la joie de nous battre avec le fleuret ou le poing, alors que, en pleine forme à cette époque, nous n'aurions eu qu'à « serrer notre jeu » pour qu'il lui fût impossible de nous toucher. Il

avait certainement le don d'un tireur à la carabine, qu'il avait développé par un patient travail en sa jeunesse, et bien qu'il n'eût guère l'occasion de pratiquer le tir quand je le connus, je lui vis faire d'excellents cartons.

Tel m'apparut Villiers, pour l'enchantement de mon jeune esprit. Tous ceux qu'il honora de sa belle amitié ont gardé de lui un souvenir merveilleux...

§

D'une des dernières lettres de Béranger à Lebrun, dont la **Revue bleue** achève la publication dans son n° du 4 octobre, — d'une lettre datée : 22 janvier 1853 :

Un malheureux homme, élevé à balayer les cours d'un collège, et qui, tout en faisant des souliers avec son père, a eu le malheur de prendre goût aux livres et d'apprendre le latin, a publié, il y a plus d'un an, un volume de poésies. Il l'a envoyé à l'Académie l'année passée : il était trop tard. Il vient de renouveler cet envoi. Quoiqu'il n'y ait ni sonnet, ni patois dans ce volume, il contient de fort bons vers, à qui l'Académie devrait accorder un prix Monthyon. Ce serait une action méritoire. Hippolyte Tampusci, que vous avez reçu avec beaucoup de bienveillance, est digne de tout l'intérêt des gens de cœur. Il a les certificats les plus honorables, sans compter celui que je pourrais lui délivrer, moi qui le connais depuis vingt ans. Destitué d'une place qu'il occupait dans l'Aube, malgré l'appui du préfet, il végète à Paris pour nourrir une femme et deux enfants. Savez-vous jusqu'où ce digne jeune homme est descendu ? Il s'est rappelé son métier d'enfance, et s'est remis à coudre des bottes. Tout travail lui est bon ; aucune peine ne lui répugne pour rapporter du pain au logis. Le prix qu'il sollicite, vous ne devineriez pas à quoi il sera en partie appliqué ! A faire imprimer un ouvrage sur les secours à donner à l'indigence, matière qu'il a approfondie en province, dans les bureaux de la préfecture où il était placé. Voyez, mon cher Lebrun, si jamais prix fut mieux mérité, surtout le volume qu'il présente à l'Académie valant mieux que la plupart de ceux qu'elle couronne dans ce genre de concours. L'ombre de Monthyon y applaudira.

Mon autre recommandation est en faveur de M. Leconte de Lisle, dont je vous ai remis le volume plein de magnifiques vers, ainsi que vous avez pu vous en assurer. Je vous dirai, moi qui recommande plus les auteurs que les livres, que ce jeune homme est ici dans un état voisin de l'indigence ; son père, s'opposant à ses goûts littéraires, veut, pour l'en dégoûter, le livrer à tous les inconvénients de la misère. La conduite de ce poète grec n'en est pas moins honorable.

Voilà les protégés que je place sous votre aile, mon cher ami.

§

M^{me} Simone Bodève publie dans **l'Effort libre** (juillet à septembre) des « Réflexions féministes » d'un intérêt exceptionnel. Beaucoup de mondaines, 'aujourd'hui, font de la philosophie, de la morale, leur passe-temps quelquefois indiscret, comme leurs aïeules plus discrètes brodaient, ou comme leurs cadettes actuelles s'adonnent au tango. M^{me} Simone Bodève avait « quelque chose à dire »